

## LA VERTU.

LEON BATTISTA ALBERTI.

*Mercure.*  La déesse Vertu m'a prié par lettre de sortir d'ici pour aller à sa rencontre. Je viens pour savoir ce qu'elle me veut ; et je rentrerai aussitôt chez Jupiter.

*Vertu.*  Bonjour, Mercure. Je te remercie de tes égards et de ta bonté, qui me valent de n'être pas tout à fait méprisée de l'assemblée des dieux.

*Mercure.*  Qu'as-tu à me dire ? Fais vite : Jupiter m'a donné l'ordre de venir le retrouver sans délai.

*Vertu.*  Même avec toi, je n'aurai pas le droit de raconter mes malheurs ? Qui trouverai-je pour venger les offenses qu'on me fait, si je ne peux pas me plaindre auprès de Jupiter, et qu'on me refuse aussi de le faire avec toi ? Je t'ai pourtant toujours considéré et aimé comme un frère ! Ô pauvre de moi ! Vers qui aller ? Qui va m'aider ? Méprisée comme je suis, je préférerais, tiens, être une bûche plutôt qu'une déesse.

*Mercure.*  Mais parle à la fin ! Je n'ai pas que ça à faire.

*Vertu.*  J'y viens ! Tu vois comme je suis nue et sale ? Et qu'est-ce qui me vaut d'être dans un tel état ? L'irrespect et les affronts de la Fortune. J'étais toute pimpante dans les Champs Élysées parmi mes vieux amis, Platon, Socrate, Démosthène, Cicéron, Archimède, Polyclète, Praxitèle, et les sages et les artistes de même valeur qui m'ont témoigné leur vie durant le plus grand respect et la plus grande dévotion. On vient me saluer de tous côtés, et là, soudain, voilà la déesse Fortune, insolente, effrontée, sentant le vin à plein nez, hargneuse, avec tout un cercle de gens en armes, qui se jette sur moi et me lance à la figure : « Eh bien, poissarde, on ne cède pas la place à l'arrivée des

dieux supérieurs en grade ? » Me plaignant de n'avoir pas mérité cet affront, je répondis assez en colère : « Tes paroles, ô déesse suprême, ne suffiront pas à me transformer en poissarde ; et s'il faut céder la place à de plus importants que soi, je ne pense pas que tu sois de ceux-là ». Elle me couvre aussitôt d'insultes. Je laisse les injures qu'elle répand contre moi durant la scène. Le philosophe Platon commence alors de s'opposer à elle en touchant quelques points des devoirs des dieux. Mais elle entre en ébullition : « Dégage, cafouilleux ! Regardez-moi ça ! Des esclaves qui défendent la cause des dieux ! » L'orateur Cicéron se mit lui aussi à vouloir lui faire entendre raison, mais voilà que le puissant Marc-Antoine jaillit de la troupe des soudards en bombant son torse de gladiateur, et décoche à Cicéron un horizon formidable. Tous mes amis en tremblent, et jugent plus sage de filer sans délai. Et c'est vrai que Polyclète avec son pinceau, Phidias avec son ciseau, Archimède avec son horloge, et les autres sans armes, ne pouvaient guère se défendre contre des soudards bien déterminés, des gens, qui plus est, pour qui la rapine, le meurtre et la guerre n'ont pas de secrets. Et moi, pour mon malheur, moi qui fus même abandonnée de tous les dieux qui assistaient à la scène (et je ne parle pas des hommes), on m'a piétinée, rouée de coups, arraché les vêtements, et finalement laissée dans la boue, avant de partir en poussant la chansonnette.

Dès que j'ai pu, je suis montée ici, toute mouluë, en informer Son Excellence le bon Jupiter. Cela fait déjà un mois que j'attends d'être introduite, en suppliant tous les dieux qui entrent et qui sortent de m'obtenir cette faveur. Mais j'entends toujours de nouvelles excuses : on me dit que les dieux s'occupent de faire fleurir à temps les citrouilles, ou de peindre de belles couleurs les ailes des papillons. Et puis quoi ? N'auront-ils jamais rien d'autre à faire que de me laisser dehors et de se soucier de moi comme d'une guigne ? Ça y est, les citrouilles sont en fleurs, les papillons sont magnifiques, ils volettent depuis longtemps ! Les paysans ont déjà pris soin que les citrouilles ne meurent pas de soif, mais nous, personne ne prend à cœur de s'occuper de nous, ni les dieux, ni les hommes ! Je t'en prie donc encore et encore, Mercure, je t'en conjure, toi qui as toujours été l'interprète des hommes auprès des dieux, défends ma cause qui est si juste, si respectable ! Aide-moi, je t'en supplie ! J'ai mis tous mes espoirs en toi, toi seul peux combler mon attente. Je

te le demande, fais en sorte que je ne sois pas aussi la risée des mortels pendant que les dieux me laissent dehors ! Je sais bien que je suis la dernière des déesses, mais le déshonneur rejaillira sur l'ordre des dieux, si la valetaille humaine peut se moquer éperdument de moi.

*Mercur*. J'ai bien entendu. Tout cela est fâcheux. Mais, au nom de notre vieille amitié, je dois t'avertir d'une chose : la cause que tu défends contre la Fortune est bien trop difficile. Jupiter lui-même (et je ne parle pas des autres dieux) pense que les bienfaits qu'il a reçus de la Fortune l'obligent tout particulièrement, et du coup il redoute par dessus tout ses forces et sa puissance. Oui, tu vois, c'est la Fortune qui a permis aux dieux de monter au ciel, et elle les en chassera quand elle le voudra avec la troupe armée qu'elle a à son service. Si tu as un peu de bon sens, tu resteras bien sagement à ta place avec les petits dieux, en attendant que la haine qu'elle te porte se soit refroidie.

*Vertu*. Alors je devrai rester comme ça pour l'éternité ! Sous les ponts, nue et méprisée...

Leon Battista ALBERTI,

Propos de table (1432-1439).

(Traduit du latin par Christophe Carraud.)